

*Cote 517*

13

# THEATRE RÉVOLUTIONNAIRE.



BIBLIOTHÈQUE  
DU  
SÉNAT.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

OR





REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ



ARLEQUIN,  
ROI DANS LA LUNE,  
C O M É D I E

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le  
Théâtre des VARIÉTÉS AMUSANTES, au Palais-  
Royal, le 17 décembre 1785.



A PARIS,

Chez { CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue  
Galande.  
A AVIGNON,  
JACQUES GARRIGAN, Imprimeur-Li-  
braire, Place Saint-Didier.

1791.



---

# ÉPITRE DÉDICATOIRE

A

A M. LE MARQUIS DE LA M. F.

**J**E t'ai vu de mon Arlequin  
Caresser la timide enfance ;  
Il est à son adolescence  
Tu dois lui servir de parrain.  
Sûr à tes yeux d'obtenir grace ,  
De mon Drame un peu fou , dit-on ,  
Je t'offre l'humble Dédicace ;  
Elle n'est pas hors de saison.  
Le cadeau te paraîtra mince ,  
Mon cher Marquis , je fais ce'la ;  
Mais quand on donne ce qu'on a ,  
On est plus généreux qu'un Prince.  
D'ailleurs , je compte sur un droit  
Dont n'a jamais douté personne ;  
Et déjà ton cœur me conçoit,  
L'amitié si douce & si bonne  
Sait embellir ce qu'elle donne ,  
Et les présens qu'elle reçoit.



## P R É F A C E.

J E ne chercherai point ici à faire l'apologie de cette Piece, & à justifier les défauts qu'on y remarquera. Je l'offre sans prétention, & je demande qu'on la juge avec indulgence. Elle a fait rire, c'est le seul but que je m'étois proposé. Je me suis jugé moi-même d'avance. Je sais qu'elle fournit peu d'intérêt; qu'elle laisse beaucoup à désirer du côté de l'intrigue, & que trente représentations qu'elle a eues, en assez peu de temps, pouvoient seules me la faire pardonner.

Cette Comédie n'a de commun que le titre, avec celle de l'ancien Théâtre Italien. Elle est entièrement d'imagination, au moins je le crois. Je n'ai cherché qu'un cadre qui put me servir à présenter quelques leçons indirectes de morale, & à fronder quelques-uns de nos travers & de nos ridicules. Si l'on trouve de l'extravagance dans le plan, trop de folies dans les détails, &c. je répondrai qu'on ne réussit gueres autrement aux Spectacles subalternes. On n'y veut que rire, & même pouvoir dire de temps en temps; *comme c'est mauvais!* L'amour propre trouve apparemment son compte à ces réflexions. C'est peut-être comme si l'on se disoit: que j'ai d'esprit! que j'ai de goût & de connoissance!





---

## P E R S O N N A G E S.

AZÉMA, Impératrice.

DURPHÉGOR, Grand-Prêtre.

FATIME, Confidente d'Azéma.

L'ÉTHÉRÉE.

ARLEQUIN.

UN SÉNATEUR.

UN SECRÉTAIRE.

UN VALET DE CHAMBRE.

UN ÉCHANSON.

UN MAÎTRE D'HOTEL.

UN MÉDECIN.

UN FINANCIER.

DEUX PAYSANS.

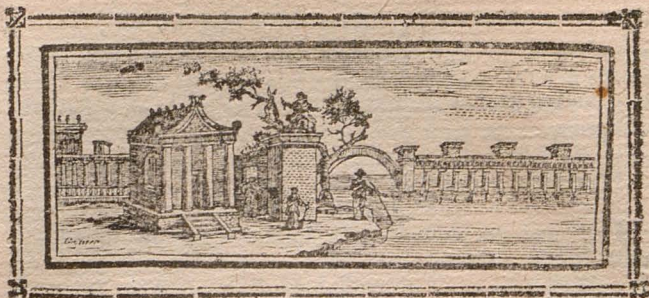
UNE JEUNE BERGÈRE.

DEUX GARÇONS D'OFFICE.

GARDES ET PERSONNAGES MUETS.

*La Scène se passe dans une des Isles de la Lune.*





# ARLEQUIN, ROI DANS LA LUNE,

COMÉDIE.

---

## ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente une Forêt. Le soleil n'est pas encore levé.*

---

### SCENE PREMIERE.

AZÉMA, FATIME.

AZÉMA.

**V**IENS, Fatime, personne ne pourra nous entendre dans ce bosquet écarté. Ma paupière se refuse au sommeil. Eh! qui pourroit goûter du repos dans la triste situation où je me trouve?

FATIME.

Votre sort m'afflige autant qu'il m'inquiète.

AZÉMA.

Que ne suis-je née dans la classe la plus obscure! Qu'avois-je fait aux Dieux pour m'avoir élevée à ce rang que je déteste! Cruel Pontife! fais-moi descendre de ce trône où je suis esclave, & rends-moi mon époux. Heureuse dans les bras d'Azor, je n'aurai rien à désirer.

FATIME.

Une loi aussi injuste que bizarre, mais consacrée par le temps & la superstition, s'oppose à votre bonheur.

AZÉMA.

Les adieux d'Azor ne sortiront jamais de ma mémoire. Chère Azéma, me disoit-il, un an s'est écoulé depuis que je suis votre époux. Une coutume barbare me force d'aller



6 ARLEQUIN, ROI DANS LA LUNE,

mourir loin de vous. Conduit dans une île déserte, votre image m'y suivra; elle embellira mes derniers momens. Puisse le sort vous donner un époux digne de vous! Ah, Fatime! qui pourroit me tenir lieu d'Azor!

FATIME.

N'entends-je point du bruit?

AZÉMA.

Eh! quel autre que la triste Azéma viendrait fatiguer la nuit de ses plaintes?

FATIME.

Quelqu'un porte ses pas vers nous; je ne me trompe pas. Rentrons, Madame; aussi bien le jour commence à paroître.

SCENE II.

ARLEQUIN, L'ÉTHÉRÉE.

ARLEQUIN.

**V**ous avez la voix bien flûtée aujourd'hui: on diroit d'un enfant de chœur.

L'ÉTHÉRÉE.

Tu rêves, car je n'ai pas parlé. Mais as-tu bien assujetti notre Globe? Es-tu bien assuré qu'il ne s'échappera pas?

ARLEQUIN.

J'en répons corps pour corps. Au reste, que le diable l'emporte s'il veut! Je m'en retournerai fort bien d'ici à pied.

L'ÉTHÉRÉE.

A pied! Sais-tu où nous sommes?

ARLEQUIN.

A Neuilly peut-être.

L'ÉTHÉRÉE.

Tu es bien loin de ton compte. Apprends que nous sommes dans la Lune.

ARLEQUIN.

Miséricorde, dans la Lune! (*à part.*) C'est son esprit qui est dans la Lune. (*haut.*) Allons, Monsieur, vous plaisantes.

L'ÉTHÉRÉE.

Non, te dis-je. C'étoit vers la Lune que je dirigeois mon Ballon.

ARLEQUIN.

La voiture est bien faite pour le pays; elle y deviendra sûrement à la mode. Ah! ça, Monsieur, parlons sérieusement.

L'ÉTHÉRÉE.

Faut-il te répéter cent fois que je ne plaisante pas?

ARLEQUIN.

Mais je ne croyois pas la Lune plus grande que la calotte d'un pâté.

L'ÉTHÉRÉE.

C'étoit son éloignement qui te la faisoit paroître telle.



COMEDIE.  
ARLEQUIN.

7

Ah ! ah !

L'ÉTHÉRÉE.

Tu pourras voir d'ici la Terre que nous avons quittée ; elle te paroîtra à peu près de la même grosseur. Egalement brillante des rayons du Soleil, elle rend à cette Planete-ci le service qu'elle en reçoit.

ARLEQUIN.

J'entends, Monsieur ; c'est comme qui diroit deux voisins qui allument leur feu l'une chez l'autre. Je suis bien aise de savoir que la Terre n'est pas ingrate. Elle donne là un bel exemple à ceux qui l'habitent, & qu'ils devroient bien suivre plus souvent. Au reste, ce ne sont pas mes affaires. Si bien, Monsieur, que la Terre est la Lune de la Lune !

L'ÉTHÉRÉE.

Précisément.

ARLEQUIN.

Mais je ne vois pas les yeux, la bouche & le nez de la Lune.

L'ÉTHÉRÉE.

Imbécille ! ce qui te paroîssoit former les traits d'un visage, n'est autre chose que des lacs, des bois, des montagnes.

ARLEQUIN.

La belle chose que d'être Astrologue, pour parler si bien de ce qu'on ne voit qu'avec une lorgnette !

L'ÉTHÉRÉE.

Nous sommes dans une île ; il faut tâcher de savoir si elle est habitée.

ARLEQUIN.

Elle l'est, Monsieur, & par des gens raisonnables.

L'ÉTHÉRÉE.

Comment fais-tu cela ?

ARLEQUIN.

Il me semble que j'ai aperçu là-bas l'enseigne d'un cabaret ; ainsi, Monsieur, nous pouvons fixer ici notre domicile.

L'ÉTHÉRÉE.

Aurois-tu déjà perdu courage, mon cher Arlequin ? Que de merveilles il nous reste encore à visiter ! Nous ne resterons ici que quelques heures. Je veux parcourir toutes les Planetes. Nous commencerons par Mercure que nous verrons entrer en conjonction avec Vénus.

ARLEQUIN.

Est-il bien prudent de choisir ce moment là pour lui rendre visite ?

L'ÉTHÉRÉE, avec enthousiasme.

Jupiter entouré de ses Satellites, Saturne avec son anneau lumineux, les Cometes, qui traînent après elles une queue étincelante ; rien n'échappera à notre curiosité.

ARLEQUIN.

Ma foi, Monsieur, toutes ces choses-là sont plus belles



§ ARLEQUIN, ROI DANS LA LUNE,  
à voir de loin que de près, & , si vous m'en croyez , puisque  
nous sommes arrivés ici sains & saufs , nous y resterons.

L'ÉTHÉRÉE.

Ame pusillanime ! quand je veux t'associer à ma gloire , te  
faire participer à mes brillantes destinées , tu préfères vége-  
ter honteusement.

ARLEQUIN.

Ne pouvons-nous pas étudier la nature aussi bien ici qu'ail-  
leurs ! Nous avons failli cent fois nous casser le cou ; pour  
moi , je vous préviens que je ne bouge plus d'ici.

L'ÉTHÉRÉE.

Le courage te reviendra. Attends-moi ici , je vais voir si  
je ne découvrirai point quelque habitation.

---

### SCENE III.

ARLEQUIN, *seul.*

NON , j'ai beau me tâter , je ne pourrai jamais me résoudre à tenter de nouveaux voyages en plein vent. Si mon-  
sieur mon maître veut absolument courir les airs , que ne se  
fait-il accompagner par des Grues ? Pour moi , qui ne suis  
pas un animal volant , je veux marcher. Passe encore pour  
aller dans la Galiotte de Saint-Cloud , c'est une façon de  
voyager décente , commode & qui n'est pas périlleuse. Aussi ,  
je ne l'aurois sûrement pas suivi , s'il n'avoit eu la précaution  
de me faire avaler une dose de courage dans deux bouteilles  
de Bourgogne , mesure de Saint-Denis. Je ne me ferois pas  
exposé à traverser , sans parapluie , ces gros vilains nuages  
qui m'ont mouillé jusqu'à la peau. Un chemin ennuyeux !  
ennuyeux comme un mardi-gras sans bonne chère. Ne ren-  
contrer que des Coucous qui vous disent des sottises. Enfin ,  
un bon vent me pousse dans la Lune , je me fais lunatique.  
On ne fait pas ce que la fortune me garde. Nul n'est Prophète  
dans son Pays , à ce que dit de Proverbe... Mais... je ne me  
trompe pas. Je vois , à travers les arbres , une femme qui  
vient de ce côté. C'est peut-être déjà une bonne aventure.

---

### SCENE IV.

ARLEQUIN, FATIME.

(*Scène pantomime entre Arlequin & Fatime. Il la salue. Fatime  
le regarde avec surprise , & lui demande par signe qui il est &  
d'où il vient. Réponse & lazzi d'Arlequin. Il témoigne par ses  
gestes combien il est ravi de la rencontrer & qu'il la trouve  
jolie , &c. &c.*)

FATIME.

COMMENT donc ! je crois qu'il est galant.

ARLEQUIN.

Sangodemi ! elle parle françois. Ai-je bien entendu ,  
Madame ? Parlez-vous la même langue que moi ?

FATIME ,



COMEDIE.

9

FATIME, *vivement.*

Où, Seigneur étranger; & vous m'en voyez aussi surprise que vous me paroissez l'être vous-même. Mais, qui êtes-vous? D'où venez-vous? Est-ce la tempête qui vous a jeté dans cette île? Y a-t-il long-temps que vous y êtes? Etes-vous seul? Instruisez-moi donc, je vous prie.

ARLEQUIN, *lentement.*

Madame, pour que je vous instruisse, il faut que vous m'entendiez; & pour m'entendre, il faut m'écouter.

FATIME.

Rien de plus juste.

ARLEQUIN.

Je suis Arlequin & votre petit serviteur. Je viens d'un autre Monde qui est bien loin d'ici; tout là-bas, là-bas. Je ne suis venu ni en bateau, ni à pied, ni à cheval, ni en carrosse, ni en chaise à porteur, mais en Ballon. Je suis arrivé, depuis un quart d'heure, bien portant & avec bon appétit. J'ai un camarade de voyage qui se promène ici près; c'est un habile Physicien qui court le Monde pour son plaisir. Madame, voilà mon histoire.

FATIME.

Comment! dans un Ballon?

ARLEQUIN.

Où, par air. C'est une façon de voyager nouvelle & agréable.

FATIME, *à part.*

Cet homme n'est pas dans son bon sens.

ARLEQUIN.

Pourrais-je vous demander à mon tour où je suis, qui vous êtes & si vous savez par quel hasard vous parlez le même langage que moi?

FATIME.

Je suis la favorite de l'Impératrice qui regne dans cette île. Une Fée puissante, nommée Frivoline, a gouverné autrefois cet Empire. C'est elle qui a substitué à l'ancien langage du pays celui que nous parlons.

ARLEQUIN, *à part.*

Frivoline! oui, ce pourroit bien être quelque Française qui seroit venue aussi dans un Ballon. (*haut.*) D'où étoit-elle cette Fée?

FATIME.

Elle étoit venue, dit la tradition, de la Lune.

ARLEQUIN.

Comment! de la Lune! mais nous y sommes dans la Lune.

FATIME.

Point du tout. La Lune est une petite planète fort éloignée, que nous apercevons quand il ne fait pas de brouillard.

ARLEQUIN.

Non, Madame, cette planète dont vous parlez & qui n'est pas si petite que vous le dites s'appelle la Terre; & la Lune



10      *ARLEQUIN, ROI DANS LA LUNE,*  
c'est où nous sommes. Si j'avois sur moi mon Almanach de Liège.....

F A T I M E.

Non, mon cher, c'est précisément le contraire.

A R L E Q U I N, *à part.*

Il ne faut pas la contredire, car elle pourroit se fâcher.

F A T I M E.

Il y a donc des hommes dans votre monde?

A R L E Q U I N.

Et de toutes les couleurs. Des beaux, des laids, des gens de bonne mine comme moi.

F A T I M E.

Tout ce que vous dites redouble ma curiosité. Seigneur étranger, satisfaites mon impatience; entrez de grace dans quelques détails.

A R L E Q U I N.

Volontiers. (*à part.*) Il faut prendre garde à ce que nous allons dire & ne pas perdre ici notre Monde de réputation. (*haut.*) Madame, notre Monde est un Monde.... comme il faut. Il est habité par d'honnêtes gens qui vivent en bonne intelligence entre eux. L'intérêt ne les divise jamais. Ils ne sont ni joueurs, ni avares, ni libertins. Les femmes n'y sont ni fausses, ni coquettes, ni médisantes, mais sages & douces comme des petits agnelets, & elles se font une loi d'être toujours fidelles à leurs maris.... ouf!... C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, &, si l'on vous en a parlé différemment on vous a trompée.

F A T I M E.

Eh bien, Seigneur, c'est tout comme chez nous.

A R L E Q U I N.

Si vous êtes aussi sincère que moi, je suis au fait de votre Monde comme si j'y étois né... mais.... n'entends-je pas de la musique?

F A T I M E.

Oui, Seigneur; vous allez être témoin en ce lieu même d'une cérémonie qui vous étonnera peut-être. Notre Souverain n'a plus d'époux & c'est le sort qui doit lui en donner un autre. En votre qualité d'étranger, vous devriez même être au nombre des concurrents.

A R L E Q U I N.

Moi!

F A T I M E.

C'est la loi du pays.

A R L E Q U I N.

C'est une loi très-sage que cette loi là. Malpeste! un royaume en loterie! que fait-on ce qui peut arriver?

F A T I M E.

La grandeur a ses dégoûts; plus les Princes sont élevés, plus les revers qu'ils éprouvent sont affreux.



COMEDIE.

11

ARLEQUIN.

Vous en direz tout ce qui vous plaira, mais je voudrois un peu tâter de la royauté, ne fut-ce que pour quinze jours.

FATIME.

Il seroit plus prudent, croyez-moi, de vous éloigner pour un instant de ces lieux. Le Grand Prêtre, précédé des Grands de la Nation & du Peuple s'avance vers nous.

ARLEQUIN.

Je reste ici, Madame, je suis fait pour être Empereur tout comme un autre.

SCENE V.

ARLEQUIN, FATIME, LE GRAND-PRÊTRE,  
SUITE, MUSICIENS. *Ils exécutent une marche.*

**Q**UE l'on saisisse cet étranger, qui, selon nos lois doit être le premier à tirer au fort.

ARLEQUIN.

Il n'est pas besoin de me prier pour cela, Seigneur Muphti; je suis prêt à faire ce que vous désirez.

DURPHÉGOR.

Parlez-vous sérieusement?

ARLEQUIN.

Très-sérieusement. N'ai-je pas l'air assez noble pour faire un Empereur?

DURPHÉGOR.

Voici l'urne sacrée, Seigneur; prenez un billet & que le fort vous soit toujours propice.

ARLEQUIN.

Voyons. Je m'en tiens à celui-là.

DURPHÉGOR, *ayant ouvert le billet,*

Peuple, voici votre Empereur.

ARLEQUIN.

Mais ce n'est pas un Empereur pour rire, au moins?

DURPHÉGOR.

Vous en serez convaincu. Que l'on me donne la couronne & le manteau impérial.

*(La musique joue pendant qu'on habille Arlequin.)*

ARLEQUIN, *revêtu des habits.*

Pardi! ils n'y font pas grande cérémonie dans ce pays-ci. Ces habillemens me vont à merveille. Eh bien! voilà comme la fortune nous caresse au moment que nous y pensons le moins. Je n'aurois pas été si heureux, si j'avois joué de l'argent.... Mais voici mon maître. Comme il va être surpris! Je veux l'intriguer un moment.





## SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS , L'ÉTHÉRÉE , ARLEQUIN , *parle bas à Fatime.*

**A**PPROCHEZ , Seigneur étranger , & bannissez toute crainte. Vous êtes chez un Souverain qui connoît les lois de l'hospitalité. Le très-magnanime Empereur que vous voyez , me charge de vous demander quel motif vous conduit dans ses Etats.

L'ÉTHÉRÉE.

Pardonnez , Madame. Je reviens avec peine de ma surprise , en vous entendant parler la même langue que moi. Vous êtes sans doute aussi étrangère en ces lieux ? Mais je dois répondre à votre question. C'est la tempête qui m'a jeté sur les rochers qui bordent cette île.

FATIME , *à l'Éthérée , après avoir parlé bas à Arlequin.*  
Êtes-vous seul ?

L'ÉTHÉRÉE.

Mon valet a partagé mon sort.

ARLEQUIN , *bas à Fatime.*

C'est que je le servois quelquefois pour m'amuser , parce que je suis fort obligeant.

FATIME.

Qu'est devenu votre compagnon de voyage ?

L'ÉTHÉRÉE.

Je l'avois laissé dans ce lieu même. La frayeur l'aura sans doute fait éloigner.

ARLEQUIN , *haut.*

Et moi , je vais le trouver tout à l'heure. Arlequin , mon ami , où es-tu ?

L'ÉTHÉRÉE , *le reconnoissant.*

Que vois-je ! ô ciel ! dois-je en croire mes yeux ?

ARLEQUIN.

Oh ! c'est bien moi.

L'ÉTHÉRÉE.

Explique-toi donc.

ARLEQUIN.

Ces gens-ci avoient besoin d'un Empereur ; ils ont mis la couronne en loterie , & j'ai attrapé le gros lot.

L'ÉTHÉRÉE.

Comment...

ARLEQUIN , *avançant sur le Théâtre.*

Venez par ici. Il n'est pas nécessaire que tout le monde nous entende.

L'ÉTHÉRÉE

As-tu perdu la tête , mon pauvre Arlequin ? Prétendrais-tu gouverner des hommes , dont tu ignores les usages & les mœurs ?



ARLEQUIN.

Ma foi ! je ne fais pas si le métier d'Empereur est bien difficile, mais je veux en essayer.

L'ÉTHÉRÉE

Tu ne songes pas à tous les écueils dont un Prince est environné, à l'étendue des devoirs que son état lui impose...

ARLEQUIN.

Ah ! que si. J'ai déjà de bonnes idées, dont vous serez étonné vous-même. Je connois des moyens infaillibles pour rendre mes sujets heureux.

L'ÉTHÉRÉE.

J'admire ta simplicité.

ARLEQUIN.

D'abord, pour mon joyeux avènement, je ferai pendre tous les Procureurs.

L'ÉTHÉRÉE.

Fort bien !

ARLEQUIN.

Je veux que les habitans de mon royaume dînent deux fois par jour, & qu'ils ne mangent que de la croûte de pâté au lieu de pain.

L'ÉTHÉRÉE.

A merveille !

ARLEQUIN.

Ecoutez donc : j'ai encore d'autres projets. Comme c'est la différence des fortunes qui empêche les hommes de vivre en bonne intelligence, & que pauvreté engendre tricherie, je donnerai à chacun de mes sujets vingt mille livres de rente, & je les ennoblirai tous pour qu'il n'y ait pas de jalousie.

L'ÉTHÉRÉE.

Tu extravagues, mon pauvre Arlequin.

ARLEQUIN.

Quand on les verra tous comtes ou marquis, on ne demandera pas si je suis gentilhomme.

L'ÉTHÉRÉE.

Parlons sérieusement, Arlequin. Je pars, voudrais-tu m'abandonner ?

ARLEQUIN.

Soyez raisonnable, Monsieur, je trouve une bonne place. Pourquoi ne voulez-vous pas que j'en profite ?

L'ÉTHÉRÉE.

Je croyois qu'Arlequin avoit plus d'attachement pour son maître.

ARLEQUIN.

Qui vous empêche de rester ici & de partager ma fortune ? Demandez-moi tout ce qui vous plaira & vous serez satisfait. Voulez-vous de la gloire sans profit ? je vous donnerai un Régiment. Voulez-vous du profit sans gloire ? je vous ferai maltôtier..... Mais nous parlerons de cela tantôt.



14 *ARLEQUIN, ROI DANS LA LUNE,*  
(à sa suite.) Dites-moi, vous autres? les Empereurs dînent-ils, dans ce pays-ci?

*LE MAÎTRE D'HOTEL.*

Oui, Seigneur.

*ARLEQUIN.*

Qui êtes-vous?

*LE MAÎTRE D'HOTEL.*

Je suis le maître d'hôtel de votre Hauteffe.

*ARLEQUIN, le saluant.*

Ah! ah! j'en suis bien aise, mon ami. Je vous estime beaucoup. (à un autre.) Et vous?

*LE SÉNATEUR.*

Seigneur, je suis un des officiers de Justice de votre Hauteffe.

*ARLEQUIN.*

Savez-vous, à l'aide des autres gens de Loi, prolonger la durée des procès & ruiner les pauvres plaideurs? Dormez-vous bien à l'audience?

*LE SÉNATEUR.*

Non, Seigneur, presque pas.

*ARLEQUIN.*

Ces gens de la Lune ne savent pas leur métier, il faut que je les envoie en apprentissage chez nous. (au Médecin.) Et vous, êtes-vous aussi un homme de Robe?

*LE MÉDECIN.*

Seigneur, je suis le premier Médecin de votre Hauteffe.

*ARLEQUIN.*

Savez-vous guérir vos malades avec le bout du doigt, à travers une muraille, ou bien en jouant un air de flageolet?

*LE MÉDECIN.*

Non, Seigneur. Je n'emploie d'autres moyens que ceux qui sont approuvés par la très-salubre Faculté de cette Ile.

*ARLEQUIN.*

Eh bien! vous n'êtes qu'un ignorant auprès des Médecins de mon pays. Ils font tous les jours des miracles qui les surprennent eux-mêmes. J'en connois un qui a inventé deux maladies, & qui en a retrouvé trois qui étoient perdues depuis deux siècles.... Mais, il en est temps, allons nous mettre à table.

(Ils sortent en formant une autre marche.)

*Fin du premier Acte.*



## ACTE II.

*Le Théâtre représente un appartement du Palais de l'Empereur. Arlequin, seul à table, s'est endormi après son dîner. Les principaux Officiers de la Couronne sont debout près de lui. La Musique, qui a joué pendant le repas, continue.*

## SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, SUITE.

ARLEQUIN, se réveillant.

AU diable la musique lunatique ! Je dormois-là comme une marmotte ; je faisois le plus joli rêve du monde, & ces faquins-là viennent me distraire à l'endroit le plus intéressant. Qu'on les mene... à la cave ; ils ne viendront pas m'écourdir de si tôt. Eh bien ! on ne me fait donc pas dîner ?

LE MAITRE D'HOTEL.

Est-ce que sa Hauteſſe dîne deux fois ?

ARLEQUIN.

Non. Je fais exactement mes quatre repas ; & dans l'occasion, si je rencontre un ami & que je me trouve près de la Nouvelle-France ou des Porcherons, je ne refuse pas un petit goûté. Mais il est à présent question de dîner. Allons, qu'on se dépêche.

LE MAITRE D'HOTEL.

Seigneur, vous n'y songez pas ; vous venez de dîner.

ARLEQUIN.

Moi ! j'ai dîné ?

LE MAITRE D'HOTEL.

Oui, Seigneur. Demandez plutôt.

ARLEQUIN, s'adressant à des garçons d'office l'un après l'autre.

Moi ! j'ai dîné ?

I. GARÇON D'OFFICE.

Oui, Seigneur.

ARLEQUIN.

J'ai dîné ?

II. GARÇON D'OFFICE.

Oui, Seigneur.

ARLEQUIN, fait la même question à plusieurs autres.

Moi ! j'ai dîné ! Ecoutez donc, Messieurs, est-ce que vous vous moquez de moi ? J'ai dîné ! mon estomac me dit le contraire, & l'estomac d'un Empereur n'a jamais menti.

LE MAITRE D'HOTEL.

Il perd donc quelquefois la mémoire, car je puis assurer votre Hauteſſe que nous l'avons traitée de notre mieux. J'ai



fait servir tout ce qu'il y a de plus fin en petits pieds;  
des oiseaux-mouches farcis, des colibris aux pistaches....

ARLEQUIN.

Ah! je m'en souviens à présent. Le beau dîner que vous m'avez fait faire avec vos petits pieds, vos cobiribis & vos mouches! Est-ce que vous me prenez pour une hirondelle? Je ne m'étonne pas si j'avois oublié un pareil dîner.

LE MAITRE D'HOTEL.

Si votre Hauteſſe soupe....

ARLEQUIN.

Comment! si je soupe. Plutôt deux fois qu'une, entendez-vous? Je ne suis pas Empereur pour m'aller coucher dans souper, peut-être.

LE MAITRE D'HOTEL.

Votre Hauteſſe peut ordonner les mets qui lui conviennent le mieux.

ARLEQUIN.

A la bonne heure. C'est parler cela.

LE MAITRE D'HOTEL.

Je lui servirai ce soir des végétaux; choux-fleurs, épinards, chicorée, laitue, betteraves, salsis, topinambours....

ARLEQUIN, *lui mettant la main sur la bouche.*

Arrête, bourreau. Me prends-tu pour un Hermite avec tes végétaux? Donne-moi des animaux, animal, & garde pour toi tes végétaux & tes minéraux.... Vous me donnerez d'abord un grand plat de macaroni.

LE MAITRE D'HOTEL.

Seigneur, ce gibier nous est inconnu.

ARLEQUIN, *d'un air de pitié.*

Macaroni gibier!

LE MAITRE D'HOTEL.

Volaille, si vous voulez.

ARLEQUIN.

Macaroni volaille!

LE MAITRE D'HOTEL.

Eh bien! cet animal....

ARLEQUIN.

Animal toi-même, entends-tu. Il te convient bien de traiter le macaroni d'animal! Je croyois la Lune le meilleur des Mondes possibles, & il n'y a pas de macaroni dans la Lune. Y a-t-il au moins des dindes aux truffes de Périgueux?

LE MAITRE D'HOTEL.

Non, Seigneur.

ARLEQUIN.

Des pâtés de le Sage!

LE MAITRE D'HOTEL.

Non, Seigneur.

ARLEQUIN.

Des jambons de Mayence?



## LE MAITRE D'HOTEL.

Non, Seigneur.

ARLEQUIN.

Non, Seigneur; non, Seigneur. Ces gens-là ne disent jamais oui. Où diable me suis-je fourré? J'enverrai bientôt au diable l'Empereurie, moi. Comment vivez-vous donc dans ce pays-ci?

## LE MAITRE D'HOTEL.

Si Monseigneur aime les grosses pieces, on peut lui servir de temps en temps un bon aloyau.

ARLEQUIN.

Un tous les jours aux quatre repas.

## LE MAITRE D'HOTEL.

Une longe de veau.

ARLEQUIN.

De Pontoise? Une tous les jours aux quatre repas.

## LE MAITRE D'HOTEL.

Un excellent gigot de mouton.

ARLEQUIN.

Un tous les jours aux quatre repas.

## LE MAITRE D'HOTEL.

Un petit cochon de lait.

ARLEQUIN, *sautant de joie.*

Un petit cochon de lait, mon ami! un petit cochon de lait! Viens, que je t'embrasse. Un petit cochon de lait! Sangodemi! Un tous les jours aux quatre repas, & puis un autre avant déjeuner, après les huitres. Un petit cochon de lait! Oh! me voilà raccommode avec la Lune. Allons, allons, mon ami; va me rôtir un petit cochon de lait, pour servir de dessert au mauvais dîner que tu m'as fait faire.... A propos! pourquoi ne m'a-t-on pas donné du vin de Bourgogne?

L'ÉCHANSON.

Nous ne le connoissons pas, Seigneur.

ARLEQUIN.

Tant pis pour vous. Vous avez du Champagne?

L'ÉCHANSON.

Non, Seigneur.

ARLEQUIN.

Du vin de Bordeaux? On le fait voyager celui-là.

L'ÉCHANSON.

Non, Seigneur.

ARLEQUIN.

Au moins vous avez du vin de Surêne?

L'ÉCHANSON.

Non, Seigneur.

ARLEQUIN.

Voilà ces diables de non qui recommencent. Celui-ci va me donner la pepie. Quel vin avez-vous donc? Car encore



faut-il boire. Si vous n'avez pas de vin, comment voulez-vous qu'on gouverne un Empire?

L'ÉCHANSON.

Je donnerai à sa Hauteſſe du même qu'elle a eu à ſon dîner. La bouteille que je lui ai ſervie n'avoit pas moins de trente ans.

ARLEQUIN.

Elle étoit bien petite pour ſon âge. Vous aurez ſoin de m'en ſervir une demi-douzaine. Le vin me donne de l'eſprit à moi, & il m'en faut. Meſſieurs, rendez-moi le ſervice de vous en aller. J'ai affaire à moi, & je veux être ſeul.

### SCENE II.

ARLEQUIN, ſeul.

ENFIN, me voilà Empereur au moment où j'y penſois le moins ! Il faut convenir qu'il y a plus de bonheur que de bien-jouer. Je me trouve le maître d'un joli petit Empire, qui ſemble avoir été planté expreſſément pour moi au milieu de la mer. Point d'ennemis à craindre, & des ſujets qui paroifſent de bons enfans. Bien nourri, bien logé, éclairé, blanchi, & pas grand'choſe à faire; pardi ! c'étoit mon vrai ballot. C'eſt un bénéfice ſimple qu'un royaume comme celui-là ! Ma foi ! que mon maître aille, s'il veut, courir la prétantaine ; je ſuis bien ici, j'y reſte. Je me ſoucie bien, moi, de la bague de Saturne, & des gardes-du-corps de Jupiter. Je n'ai qu'à me perdre dans ces tourbillons qui ſont là-haut & là-bas, ou me caſſer la tête contre une planete, ou rencontrer quelque comete qui me donnera de ſa queue dans le viſage. Oh ! que non ; Arlequin n'eſt pas ſi bête. J'aime bien mieux tout bonnement être Roi de cinq à ſix cents lieues de pays, puisſque ça ſe trouve comme ça. Ouais ! Fort bien ! Je vas épouſer l'Impératrice, & je ne penſe pas à Colombine que j'ai laiffée à Paris. Ma foi ! il y a bien loin ; & puis, j'ai connu de fort honnêtes Dames qui faiſoient des infidélités à meilleur marché. Je peux, pour la dédomnager, lui envoyer quelque cadeau de conſéquence. Oui, faiſons-lui écrire une jolie lettre. Holà ! quelqu'un ; holà ! mes gardes-côtes, mes gens ! Il n'y a pas d'Empereur dans le royaume, qui ſoit auſſi mal ſervi que moi.

### SCENE III.

ARLEQUIN, UN VALET DE CHAMBRE,

*richement vêtus.*

ARLEQUIN.

Quoi diable ! je me tue à appeler quelqu'un.... Ah ! Monſieur, mille pardons ; c'eſt un de mes gens que je demandois.



LE VALET DE CHAMBRE.

Seigneur, je suis votre valet de chambre.

ARLEQUIN.

Vous, Monsieur! mon valet de chambre!

LE VALET DE CHAMBRE.

Oui, Seigneur.

ARLEQUIN, à part.

Je le prenois pour un gros Monsieur. Parlons-lui honnêtement; (*haut & sa couronne à la main.*) Monsieur....

LE VALET DE CHAMBRE.

Seigneur?

ARLEQUIN, à part.

C'est qu'en vérité je suis tout honteux. (*haut.*) Monsieur, voudriez-vous me faire un plaisir!

LE VALET DE CHAMBRE.

Que votre Hauteſſe commande.

ARLEQUIN, à part.

Commande! je n'en ai pas encore bien pris l'habitude. Oh! cela viendra. Après tout, je ne suis pas le premier qui se fasse servir, après avoir servi les autres. (*haut.*) J'ai une lettre à écrire pour le pays étranger, appelez-moi un commissionnaire qui m'aille chercher... un homme... Comment appelez-vous cela?... Une machine à écrire, qui fait des placets pour le Roi.

LE VALET DE CHAMBRE.

Un écrivain public!

ARLEQUIN.

Juste.

LE VALET DE CHAMBRE.

Mais... votre Hauteſſe a son secrétaire.

ARLEQUIN.

Ah! oui, j'ai mon secrétaire; je n'y pensois pas. Qu'est-ce que c'est qu'un secrétaire? N'est-ce pas de ces gens qui sont chargés d'avoir de l'esprit pour deux personnes?

LE VALET DE CHAMBRE.

C'est un homme à qui vous confiez vos plus secrètes pensées....

ARLEQUIN.

Dites-moi, mon ami, mon secrétaire est-il bien secret?

LE VALET DE CHAMBRE.

Son devoir est de l'être. Mais je ne fais trop que vous dire sur le sujet qui exerce cet emploi auprès de vous. Votre prédécesseur ne s'en louoit pas beaucoup. On dit, mais je n'oserois le croire, qu'il a quelquefois abusé de la confiance de notre auguste Empereur... Mais le voici lui-même.





## SCENE IV.

ARLEQUIN, LE VALET DE CHAMBRE, LE  
SECRÉTAIRE.

**M** LE VALET DE CHAMBRE, *au Secrétaire.*  
MONSIEUR, vous arrivez à propos; sa Hauteſſe a beſoin  
de vous. Elle daignoit m'entretenir dans ce moment même  
de ce qui vous regarde, & je lui faiſois de vous tout l'éloge  
que vous méritez.

ARLEQUIN, *à part.*

C'eſt comme dans mon pays.

LE SECRÉTAIRE.

Je connois, Monſieur, l'étendue de votre zèle, & j'ai  
la reconnoiſſance que je dois pour vos ſoins généreux.

ARLEQUIN.

Entendez-vous, valet de chambre?

*(Le valet de chambre ſort.)*

## SCENE V.

ARLEQUIN, LE SECRÉTAIRE.

ARLEQUIN.

**A**H! ça, mon ami; parlez-moi, là.... tout naturelle-  
ment.

LE SECRÉTAIRE.

Je fais ſerment à votre Hauteſſe de la franchise la plus  
ſcrupuleuſe.

ARLEQUIN.

Dites-moi : êtes-vous honnête homme?

LE SECRÉTAIRE.

Seigneur, je puis vous proteſter....

ARLEQUIN.

C'eſt que ſi vous ne l'êtes pas, il faut me le dire.... Mais  
vous avez l'air aſſez bon diable, & je vous aime mieux que  
cet eſcogriphe qui ſort d'ici & qui ne dit pas grand bien de  
vous. Il s'agit de m'écrire une lettre; mais ſurtout de la diſ-  
crétion. Si je ſuis content de vous, je vous donnerai un bon  
Gouvernement, ou je vous ferai Receveur de mes deniers.  
Si vous ne me ſervez pas bien, je vous ferai couper la tête.  
Entendez-vous, mon ami?

LE SECRÉTAIRE.

Très-clément Empereur, vous pouvez être aſſuré de mon  
dévouement.

ARLEQUIN.

C'eſt que je vous fais couper une tête, moi : cela ne peſe  
pas une once. Dites-moi une choſe : avez-vous beaucoup  
d'or dans ce pays-ci?

LE SECRÉTAIRE.

Oui, Seigneur.



ARLEQUIN.

Je voudrais faire un petit cadeau à une... Princesse de ma connoissance qui est une bien bonne fille.

LE SECRÉTAIRE.

Permettez-moi, Seigneur, de vous observer que l'or est le moins précieux de nos métaux; que son inutilité nous empêche d'en faire aucun cas.

ARLEQUIN.

Quoi! vous n'estimez pas l'or plus que cela?

LE SECRÉTAIRE.

Non, Seigneur.

ARLEQUIN.

Vous ne faites pas tout au monde pour vous en procurer!

LE SECRÉTAIRE.

Non, Seigneur.

ARLEQUIN.

Vous ne sacrifiez pas honneur, parens, amis, pour en avoir beaucoup!

LE SECRÉTAIRE.

Non certainement, Seigneur.

ARLEQUIN, à part.

Ces gens de la Lune n'ont pas le sens commun. (haut.) Vous avez sans doute des diamans, des pierreries?

LE SECRÉTAIRE.

Votre Hauteffe en trouvera dans son trésor au-delà de ses desirs.

ARLEQUIN, à part.

J'envverai des diamans, ce sera plus honnête. Faisons d'abord la lettre. (haut.) Ecrivez. Ma chere amie.... ma chere amie.... ma chere amie.... Relisez-moi cela.

LE SECRÉTAIRE, lit.

Ma chere amie.

ARLEQUIN.

C'est fort bien!

*Je t'écris ces lignes, pour te dire que je me porte bien, à l'exception que je suis devenu Empereur, ce qui pourroit bien m'empêcher de revenir de si tôt. Pour te consoler de mon absence, je t'envoie une pacotille de pierres fines. Tu auras de quoi acheter des bonnets ronds, des caracos, & plusieurs Châteaux... plusieurs Châteaux... avec lesquels je suis ton fidelle ami,*

ARLEQUIN PREMIER, Empereur.

Et l'adresse, à Mademoiselle, Mademoiselle Colombine, rue de la Huchette, maison du premier Rôtisseur à droite, à Paris.

LE SECRÉTAIRE.

Votre Hauteffe désire-t-elle signer?

ARLEQUIN.

Je vous dis de signer pour moi. J'ai mal au pouce.



LE SECRÉTAIRE, *donnant la lettre à Arlequin.*  
Si Monseigneur veut se donner la peine de lire....

ARLEQUIN, *prenant la lettre.*

Donnez-moi cette lettre, que je voie un peu si c'est bien écrit. Hum ! voilà un mot qui n'est pas trop lisible.

LE SECRÉTAIRE.

Votre Hauteſſe ne fait pas attention qu'elle ne tient pas le papier du ſens qu'il faut....

ARLEQUIN.

Vous voudriez peut-être apprendre à lire à un Empereur. Chacun lit à ſa méthode, entendez-vous ? Cachez cette lettre.

LE SECRÉTAIRE.

Mettrai-je le grand ſceau de cire bleue ?

ARLEQUIN.

La couleur n'y fait rien, pourvu qu'elle ſoit cachetée. Après cela vous emplirez une petite caſſette de gros diamans.

LE SECRÉTAIRE.

Quelle quantité votre Hauteſſe !...

ARLEQUIN.

Un litron ou deux, ſiſqu'ils ne ſont pas chers ici. Vous ferez un paquet du tout ; vous irez le porter à la Diligence, & vous paierez le port.

LE SECRÉTAIRE.

Je prendrai la liberté d'obſerver à Monſeigneur qu'aucune ville de ſa domination ne porte le nom de Paris.

ARLEQUIN.

Eh ! pardi ! vous avez raiſon, je n'y penſois pas. Je ne faiſ. où j'avois la tête d'oublier que je ſuis dans la Lune. Mais... il me vient une idée. Je n'ai qu'à renvoyer notre Ballon, il ſ'en retournera ſans doute d'où il eſt venu. A ce moyen, je force mon maître de ſe fixer auprès de moi. Bravo ! (*au Secrétaire.*) Allez toujours faire le paquet, mon ami. (*à part.*) Mon Secrétaire ira dans le petit bois où notre machine eſt cachée ; il attachera le ballot de Colombine dans la gondole ; il coupera la corde, & voilà le Ballon qui ſ'en va tomber... peut-être à Gonneſſe ou bien ſur le Pont-Neuf. Que ſait-on ? Allons donner nos ordres pour l'exécution de ce projet.

*Fin du ſecond Acte.*





## ACTE III.

*Le Théâtre représente une partie des jardins du Palais.  
On voit une colonnade dans le fond.*

## SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, LE SECRÉTAIRE, LE MAITRE  
D'HOTEL, UN FINANCIER, UN DANSEUR,  
DEUX PAYSANS, UNE JEUNE BERGERE,  
PLUSIEURS PERSONNAGES MUETS, *des placets  
à la main.*

ARLEQUIN, *à part.*  
Ils viennent me relancer jusques dans mon jardin. Allons,  
il faut bien les entendre. Un Empereur ne peut pas toujours  
rester les bras croisés. (*haut.*) Vous croyez peut-être que je  
vais m'amuser à lire toutes vos paperasses : mettez vos  
placets dans vos poches, & expliquez-vous le plus prompte-  
ment possible. (*à l'un des paysans.*) Qui êtes-vous ?

LE PAYSAN.

Nous sommes des laboureurs....

ARLEQUIN.

En ce cas, mes bons amis, je vous expédierai les premiers.  
Ces Messieurs-là ont le temps d'attendre, & vous avez affaire  
chez vous.

LE PAYSAN.

Nous sommes, Monseigneur, sous vot' respect, les  
députés de tout un canton qui a été ravagé par la grêle :  
tant y a, Monseigneur, que les biens de la terre ont été  
ravagés que c'est une piquié, Monseigneur, & partant,  
il n'y a pas de moyen que je payissions toutes les imposi-  
tions ; & comme Messieurs les partisans ont l'oreille un peu  
dure, je venons baiser les pieds de vot' Hauteffe, pour à  
celle fin, si c'étoit un effet de votre grace....

ARLEQUIN.

J'entends. Exemptés de toutes impositions quelconques  
pendant cent années, à compter d'aujourd'hui ; écrivez,  
Secrétaire. Allez, mes amis, retournez planter vos choux.  
Qu'on fasse rafraichir ces bonnes gens. Allez boire un coup  
à la cuisine. (*au Danseur.*) Et vous ?

LE DANSEUR.

Seigneur, vous voyez devant vous le fameux Danseur  
Saltado. Je suis sans me flatter le premier de mon art, qui est  
le premier de tous, & j'ai toujours fait l'admiration des  
Princes & Princesses qui ont été témoins de mes miracles.  
Léger comme une plume, droit comme un clerge, adroit  
comme un singe, personne ne m'égale pour la netteté des



entrechats , le moëlleux des pliés , & le sublime des gargouillades. Pour engager sa Hauteſſe à me donner la petite gratification que je demande , je vais présenter devant elle un petit échantillon de mon talent.

( Il exécute quelques pas. )

ARLEQUIN.

Voulez-vous bien vous dépêcher de finir vos gambades ? — C'est fort bien ! Vous sautez comme un cabri , & vous méritez une gratification. Que l'on délivre tout à l'heure à Monsieur Saltado cinq cents.... paires de ſouliers ; il doit en uſer beaucoup. ( au Financier. ) Et vous , Monsieur , de quoi s'agit-il ?

LE FINANCIER.

Seigneur , mon nom eſt Mondor....

ARLEQUIN.

Ce nom-là va très-bien à l'air de votre viſage ; vous avez une figure de poſtérieurité qui fait plaisir à voir. Donnez-vous donc la peine de vous aſſeoir. Qu'on apporte un fauteuil.

LE FINANCIER.

Je me garderai bien....

ARLEQUIN.

Point de cérémonie.

LE FINANCIER.

Mais , Seigneur....

ARLEQUIN.

Aſſéyez-vous , je vous dis , ou je ne vous écoute pas. Me prenez-vous pour un Empereur mal élevé ?

LE FINANCIER, s'offéyant.

C'eſt votre Hauteſſe qui l'ordonne.

ARLEQUIN.

Eſt-ce quelque Roi de mes voiſins qui vous envoie en ambassade auprès de moi ?

LE FINANCIER.

Non , Seigneur ; je ſuis un de vos ſujets. J'ai été pendant vingt années Receveur de vos Domaines & Sous-Fermier de vos revenus.

ARLEQUIN, à part.

Je ne m'étonne plus de ſon embonpoint.

LE FINANCIER.

Je me ſuis retiré avec environ cent mille roupies de rente....

ARLEQUIN.

C'eſt modeste.

LE FINANCIER.

Mais les folles dépenses de ma femme , les étourderies de mon fils , jointes à quelques événemens imprévus , ont ſubitement dérangé ma fortune , & me forcent de ſupplier votre Hauteſſe de m'accorder vingt mille roupies de penſion , pour les ſervices que j'ai rendus autrefois à l'Etat.

ARLEQUIN.



ARLEQUIN.

Cela me paroît très-juste. Vous avez un bon carrosse ?

LE FINANCIER.

Oui, Seigneur.

ARLEQUIN.

Et Madame Mondor aussi ?

LE FINANCIER.

Oui, Seigneur.

ARLEQUIN.

Et Monsieur votre fils a aussi un petit carrosse ?

LE FINANCIER.

Oui, Seigneur.

ARLEQUIN.

Vous avez un équipage pour la chasse ?

LE FINANCIER.

Oui, Seigneur.

ARLEQUIN.

Une trentaine de chevaux dans vos écuries ?

LE FINANCIER.

Oui, Seigneur.

ARLEQUIN.

De grands valets bien galonnés ?

LE FINANCIER.

Oui, Seigneur.

ARLEQUIN.

Une petite maison dans le faubourg ?

LE FINANCIER, *hésitant.*

Oui, Seigneur.

ARLEQUIN.

Vous demandez vingt mille roupies de pension, je veux vous en donner trente mille.

LE FINANCIER.

Ah ! Seigneur, votre munificence...

ARLEQUIN.

Je ne fais pas les choses à demi, moi. D'abord, je vous permets d'aller dans le même carrosse, vous, Madame Mondor & Monsieur votre fils. Je vous permets de supprimer votre équipage de chasse, de réformer la moitié de vos chevaux & la moitié de vos grands valets galonnés ; & de vous défaire de la petite maison du faubourg. Je crois que voilà au moins vingt mille roupies de rente dont je vous fais cadeau, sans rien diminuer de mon trésor impérial ; & , pour le surplus, je vous permets d'aller dans vos Terres passer le temps que vous voudrez, d'y mettre ordre à vos affaires, & de vous y occuper du bonheur de vos vassaux. Allez, Monsieur, & ne reparaissez pas de si-tôt devant ma Hauteffe. (au maître d'hôtel.) C'est vous, maître d'hôtel ; que demandez-vous, mon ami ?



ARLEQUIN, ROI DANS LA LUNE,  
LE MAITRE D'HOTEL.

Seigneur, c'est moi qui ait eu l'honneur de faire rôti le cochon de lait que. ...

ARLEQUIN.

Il étoit bien rissolé. Mais il ne s'agit pas à présent de cochon de lait. Que signifie ce papier que vous avez à la main ?

LE MAITRE D'HOTEL.

Je supplie votre Hauteſſe de m'accorder une petite gratification de. ...

ARLEQUIN.

Vous êtes bien pressé, maître d'hôtel, nous verrons cela. En attendant, je vous donne.... tout ce que vous avez volé depuis que vous êtes en place. Mais je crois que l'audience est bientôt finie.

LE SECRÉTAIRE.

Seigneur, une jeune paysanne demande à se jeter aux pieds de votre Hauteſſe.

ARLEQUIN.

Une jeune paysanne ?

LE SECRÉTAIRE.

Oui, Seigneur ; elle est charmante. La nature semble avoir pris soin de l'orner de tous ses dons, que la modestie embellit encore.

ARLEQUIN.

Elle est jolie ! Diable ! Il faut prendre garde à ce que nous allons faire. L'homme est naturellement fragile, & le meilleur moyen de ne pas succomber à la tentation est de ne pas s'y exposer. Secrétaire, prêtez-moi votre mouchoir. (*Il se fait bander les yeux.*) A présent, je ressemble à la justice comme deux gouttes d'eau. Faites approcher la jolie fille.

LA BERGERE.

Seigneur...

ARLEQUIN.

Rassurez vous, mon enfant.

LA BERGERE.

J'embrasse vos genoux, Seigneur, & j'implore vos bontés. Si ma douleur ne vous touche pas, le désespoir m'ôtera bientôt la vie.

ARLEQUIN.

Secrétaire, elle a la voix bien douce. Je crois que vous ne feriez pas mal de me boucher aussi les oreilles avec du coton.

LA BERGERE.

Mirtil, jeune berger du village, m'aime dès la plus tendre enfance. Mirtil est si doux, si complaisant ! Je n'ai pu m'empêcher de le payer d'un peu de retour. Il avoit Payeu de mon pere qui avoit enfin promis de nous unir au printemps prochain....



ARLEQUIN.

Et vous attendiez avec impatience le retour des hirondelles ?

LA BERGERE.

Notre bonheur a duré bien peu. Le jour de notre mariage étoit fixé; déjà nous croyions être l'un à l'autre, quand un ordre cruel m'a enlevé Mirtil, en le mettant au nombre des soldats de votre Hauteffe. On l'a arraché de mes bras, il va partir, je ne le reverrai plus.

ARLEQUIN.

Consolez-vous, jeune fille, je vous rendrai votre amant. J'aime mieux avoir un soldat de moins, & un pere de famille de plus.

LA BERGERE.

Vous me donnez la vie.

ARLEQUIN, après s'être débandé les yeux.

Elle est très-jolie, ma foi ! & Monsieur Mirtil est de bon goût. Mademoiselle, je suis très content que vous ayez gagné votre procès, & je vous en fais mon compliment. Ne pleurez plus, vous serez mariée le jour que vous avez choisi. Si j'ai le temps, je serai en sorte de me trouver à votre nocce. J'aime assez les noces, moi. Allez, ma belle enfant, allez consoler votre amant. (*au Secrétaire.*) Secrétaire, tous les Juges, dans mon pays, quand ils reçoivent des sollicitieuses font ce que vous m'avez vu faire. C'est une précaution qui n'est pas toujours inutile... Le reste de l'audience à l'ordinaire prochain.

## SCENE II.

ARLEQUIN, L'ÉTHÉRÉE.

ARLEQUIN.

AH! vous voilà, mon cher maître, on a bien de la peine à vous rencontrer. Est-ce que vous me prenez pour un de ces parvenus qui rougissent de leur premier état ?

L'ÉTHÉRÉE.

Je suis éloigné, mon ami, de te faire cette injure. Eh bien ! comment te trouves-tu de ta situation présente ?

ARLEQUIN.

Ma foi ! Monsieur, je m'en trouve fort bien, pour peu que cela dure. On fait de grands préparatifs pour mon mariage. J'ai vu tantôt l'Impératrice à sa fenêtre ; c'est le plus joli morceau !...

L'ÉTHÉRÉE.

Ainsi, Arlequin, séduit par un vain prestige, ferme les yeux sur les dangers qui l'environnent.

ARLEQUIN.

Que voulez-vous dire ?

L'ÉTHÉRÉE.

Qu'il faut abandonner ces lieux qui ont pour toi tant de charmes.



28 ARLEQUIN, ROI DANS LA LUNE,

ARLEQUIN.

Non pas, Monsieur; je me souviens de la chanson :

Sommes-nous bien, tenons-nous-y.

L'ÉTHÉRÉE.

Non, mon ami. Il faut se hâter d'interrompre un rêve qui te conduiroit à un réveil affreux.

ARLEQUIN.

Expliquez vous. Je tremble déjà. Est-ce une conspiration, une guerre civile?

L'ÉTHÉRÉE.

Apprends que les infortunés, qu'un sort aveugle place sur le trône de cette île, languissent sans crédit & sans autorité; & qu'à peine un an s'est écoulé, ils sont enlevés par ordre du Grand-Prêtre, & conduits dans une île déserte où ils meurent bientôt de faim, quand ils ne sont pas dévorés par les bêtes féroces.

ARLEQUIN.

Malheureux que je suis ! Ciel ! ayez pitié de ma Hauteffe ! Je crois déjà voir un gros vilain ours me mettre la patte sur le corps. Je m'en vas donner ma démission.

L'ÉTHÉRÉE.

Attends donc.

ARLEQUIN.

On ne m'avoit pas dit cela.

L'ÉTHÉRÉE.

Mais la prudence exige...

ARLEQUIN.

Que je résigne mon Royaume à qui voudra le prendre. Je suis dégoûté de la grandeur.

L'ÉTHÉRÉE.

Ecoute-moi.

ARLEQUIN.

Je me doutois bien que ce Grand-Prêtre, avec sa grande barbe & ses deux moustaches, n'étoit qu'un fournois.

L'ÉTHÉRÉE.

Il faut donc agir avec la plus grande discrétion. Peut-être pourrons-nous délivrer la Princesse de la captivité où elle est réduite, & lui rendre l'époux qu'elle a perdu. Nous avons une ressource...

ARLEQUIN.

Plus de ressource.

L'ÉTHÉRÉE.

Notre machine...

ARLEQUIN.

Plus de machine.

L'ÉTHÉRÉE.

Explique-toi.

ARLEQUIN.

Battez-moi, tuez-moi, je vous en prie.



L'ÉTHÉRÉE.

Parle donc.

ARLEQUIN.

Il est parti!

L'ÉTHÉRÉE.

Qui?

ARLEQUIN.

Le désir de vous retenir auprès de moi.... Ma maîtresse de l'autre monde.... Les diamans... Je l'ai envoyé me porter une lettre à Paris. Nous sommes morts, vous dis-je, & c'est ma faute.

L'ÉTHÉRÉE.

La frayeur te fait extravaguer. Remets-toi.

ARLEQUIN.

Eh bien, Monsieur, puisqu'il faut que vous le sachiez, apprenez donc que j'ai donné ordre au secrétaire de mes commandemens d'aller dans le petit bois couper la corde qui retient notre Ballon; & une fois la bride sur le cou....

L'ÉTHÉRÉE.

Malheureux! fuis loin de moi ou redoute ma colere. Que devenir? Mais je l'avois caché dans le plus épais du bois. Peut-être seroit-il temps encore.... Ah! courons prévenir, s'il se peut, un accident si funeste. (*Il sort.*)

## SCENE III.

**L**ARLEQUIN, *seul.*  
 LA méchante femme que cette fortune! Elle ne m'a fait bonne mine un petit moment, que pour me tourner casaque aussi-tôt. Pauvre Arlequin! tu aurois bien mieux fait de rester toujours Arlequin.... Reléguer ma Hauteffe dans une île déserte, où je m'ennuierai tout seul jusqu'à ce que je sois mort de faim ou mangé par les ours. Si je n'avois pas renvoyé notre voiture, nous aurions pu faire un trou à la Lune. Cherche après, Monsieur l'Empereur a fait banqueroute. Allons, je n'ai qu'à prendre mon deuil.... Mais, voilà ce maudit Grand Prêtre. Si je n'étois pas si poltron, je lui tordrois le cou de grand cœur.

## SCENE IV.

ARLEQUIN, DURPHÉGOR.

DURPHÉGOR.

**Q**ue le soleil de la prospérité vous éclaire toujours. Je baise humblement la poussière des pieds de votre Hauteffe.

ARLEQUIN, *avec humeur.*

Ma Hauteffe n'a point les pieds poudreux.

DURPHÉGOR.

Seigneur, tout est préparé pour la cérémonie qui doit vous unir à notre auguste Impératrice.



50 ARLEQUIN, ROI DANS LA LUNE,

ARLEQUIN.

Oh ! je ne suis pas pressé. Je me marierai aussi-bien demain qu'aujourd'hui.

DURPHÉGOR.

J'oserais représenter à votre Hauteffe que l'usage veut que le jour de son couronnement voie allumer le flambeau de son hyménée.

ARLEQUIN.

Je me moque de la mode, moi. Au surplus, je vas vous parler tout naturellement. J'ai fait mes réflexions ; si vous voulez reprendre votre Royaume & votre Couronne, vous en êtes bien le maître, car je n'en veux plus.

DURPHÉGOR.

Quoi ! Seigneur...

ARLEQUIN.

Je tombe des nues ici. Je ne suis pas encore débotté qu'on m'offre une place d'Empereur. Je n'avois pas diné ; j'ai consenti ; mais c'étoit pour rire.

DURPHÉGOR.

Seigneur...

ARLEQUIN.

Vous avez cru que c'étoit sérieusement ?

DURPHÉGOR.

Je ne puis croire ce que votre Hauteffe me fait la grace de me dire.

ARLEQUIN.

Rien cependant n'est plus certain.

DURPHÉGOR.

Seigneur, votre acceptation est irrévocable.

ARLEQUIN.

Vous me ferez régner malgré moi peut-être.

DURPHÉGOR.

La coutume de cette île...

ARLEQUIN.

Je ne veux pas être Empereur, moi.

DURPHÉGOR.

Permettez-moi...

ARLEQUIN.

Et je ne le ferai pas.

DURPHÉGOR.

Quel événement imprévu a donc fait changer les dispositions de votre Hauteffe ?

ARLEQUIN, à part.

Si je pouvois l'en instruire & lui arracher la moustache ! Mais il faut se contenir.





## SCENE V.

ARLEQUIN, DURPHÉGOR, L'ÉTHÉRÉE.

VENEZ, Seigneur, venez m'aider à vaincre la résistance de sa Hauteſſe, qui refuſe maintenant le ſceptre qu'elle a bien voulu accepter.

ARLEQUIN.

Non, vous aurez beau dire, c'eſt un parti pris; je ſuis entêté en diable.

L'ÉTHÉRÉE.

Sa Révérence a raiſon, il n'eſt plus temps...

ARLEQUIN.

Il eſt toujours temps de ſ'arrêter quand on va faire une ſottife.

L'ÉTHÉRÉE, à Durphégor.

Je ſaurai le déterminer à ſatisfaire vos deſirs.

DURPHÉGOR.

L'inſtant de la fête approche.

L'ÉTHÉRÉE.

Je prends tout ſur moi. Il ſeſentira, vous diſ-je.

ARLEQUIN.

Je ſeſentirai! oh! c'eſt ce qu'il faudra voir.

L'ÉTHÉRÉE.

Je m'offrirois plutôt moi-même pour prendre ſa place.

ARLEQUIN.

A la bonne heure; ſi elle vous fait plaiſir, vous n'avez qu'à parler.

DURPHÉGOR, à l'Éthérée.

Je ſors, perſuadé que vous ſaurez engager ſa Hauteſſe à ne plus ſ'oppoſer à nos vœux. (Il ſort.)

## SCENE VI.

L'ÉTHÉRÉE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Je ne ſuis pas encore aſſez malheureux, il faut que vous me jetiez vous-même dans la gueule du loup.

L'ÉTHÉRÉE.

Voilà où nous réduit ton imprudence.

ARLEQUIN.

Qui diable auroit deviné cela? Ces gens de la Lune ont des coutumes ſi ſingulières!

L'ÉTHÉRÉE.

Avoue que tu partiſois de bon cœur, ſi nous en avions encore les moyens. Tu ne ſeſerois plus tirer l'oreille.

ARLEQUIN.

Vous avez bien raiſon. Je me ſens un courage de lion pour décamper.



L'ÉTHÉRÉE.

Si je te disois que notre départ est possible & plus prochain que tu ne penses.

ARLEQUIN.

Parlez-vous sérieusement ? Auriez-vous trouvé quelqu'occasion ?

L'ÉTHÉRÉE.

Heureusement je suis arrivé assez tôt pour prévenir l'effet de l'ordre imprudent que tu avois donné. Notre Ballon est en sûreté à quelques pas d'ici.

ARLEQUIN, *avec transport.*

Où est-il ce cher ami, que je l'embrasse. Partons, Monsieur, partons sans dire adieu ; j'envoie l'Empereur à tous les diables. Je ne serai pas mangé ! je ne serai pas mangé... mais je ne mangerai peut-être plus, si nous faisons capot.

L'ÉTHÉRÉE.

Voilà ta poltronnerie qui reprend le dessus.

ARLEQUIN.

C'est un restant d'habitude. Montons en voiture, & fouette cocher.

L'ÉTHÉRÉE.

Tu ne songes pas à la Princesse qui a imploré notre secours.

ARLEQUIN.

Songons d'abord à nous. Mais tenez, la voici.

## SCENE VII.

L'ÉTHÉRÉE, ARLEQUIN, AZEMA, FATIME.

L'ÉTHÉRÉE, *à Azéma.*

EH bien ! Madame, vous confiez-vous à ma foi ? Prenez-vous place auprès de nous pour venir chercher des destins plus dignes de vous ?

AZEMA.

Je suis vivement touchée, Seigneur, de vos soins généreux. Il me seroit doux de vous devoir un sort plus propice ; mais que m'importe la vie, si je perds tout ce qui me la fait chérir !... Partez, généreux étrangers, emportez mes regrets & la certitude de vivre toujours dans mon souvenir.

L'ÉTHÉRÉE.

Ah ! Madame, que ne puis-je sacrifier ma vie à votre bonheur !

LA PRINCESSE.

Craignez le retour du Grand-Prêtre, Seigneur ; le temps presse : préparez-vous à nous quitter.

ARLEQUIN, *avec transport.*

Oh ! la bonne idée qui vient de se trouver dans ma tête ! C'est une chose admirable ! On me rendra justice.

L'ÉTHÉRÉE.

Que veux-tu dire ?

ARLEQUIN.



ARLEQUIN.

Vous conviendrez de la supériorité de mon génie.

L'ÉTHÉRÉE.

Explique-toi.

ARLEQUIN.

Vous ne direz plus qu'Arlequin n'est qu'une bête.

L'ÉTHÉRÉE.

Parle donc.

ARLEQUIN.

Madame l'Impératrice retrouvera le Prince Azor, &amp; je lui rendrai sa couronne....

L'ÉTHÉRÉE.

Finiras-tu?

ARLEQUIN.

D'abord.... Mais devinez.... Je vous le donne en cent.

L'ÉTHÉRÉE.

Ma patience est à bout. Je suis bien bon d'écouter de pareilles sornettes.

FATIME.

On vient; c'est le Grand-Prêtre avec sa suite. Gardez-vous d'en dire davantage.

ARLEQUIN, *à part.*

Arlequin, mon ami, c'est ici qu'il faut montrer de quoi tu es capable.

AZÉMA, *à part.*

Grands Dieux! quelle sera l'issue de cette aventure?

## SCENE VIII.

L'ÉTHÉRÉE, AZÉMA, FATIME, ARLEQUIN,  
DURPHÉGOR, SUITE.*(Le Grand-Prêtre & sa suite exécutent une marche, accompagnée de musique.)***J**ARLEQUIN, *après avoir parlé bas à l'Éthérée.*  
JE savois bien moi que vous approuveriez mon projet. Je me charge seul de l'exécution. Soyez tranquille.*(à Durphégor.)*

Seigneur Durphégor, j'ai fait mes réflexions. Je me suis aperçu que la Princesse Azéma étoit folle de moi, ce seroit conscience de faire mourir de chagrin une personne aussi aimable. Pour rendre la fête plus magnifique, je veux paroître dans tout l'éclat de ma gloire. Attendez-moi, je reviens dans la minute.

*(Il sort.)*



## SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* ARLEQUIN.

DURPHÉGOR.

LA faveur des Dieux s'est signalée pour nous en ce jour. Ils ont exaucé nos prières en donnant à la Princesse un époux, à nous un Empereur. Le Temple est préparé, l'encens fume; l'ivresse du peuple atteste le bonheur qu'il attend d'un hymen formé sous de si favorables auspices. Hâtons-nous de terminer cette auguste cérémonie.

*(La musique recommence.)*

## SCENE DERNIERE

LES PRÉCÉDENS, ARLEQUIN *dans un Ballon, retenu par des cordes que tiennent quatre hommes.*

ARLEQUIN.

LA, là, là, mes amis: doucement. Il ne faut pas aller au galop. Arrêtez-vous. *(Il descend.)* Eh bien, Seigneur Durphégor, que dites-vous de cette voiture?

DURPHÉGOR.

Elle est d'une espèce tout-à-fait nouvelle.

ARLEQUIN.

Au moins ne risque-t-on pas d'écraser l'infanterie. *(à Azéma.)* J'espère, Madame, que vous voudrez bien prendre place à côté de moi.

AZÉMA, *à part.*

Ciel! que vais-je devenir?

ARLEQUIN.

Attendez, attendez, je n'y pensais pas, moi. Je vous demande mille pardons, Seigneur Pontife. C'est à vous qu'appartient la place du fond. Si votre Révérence veut bien se donner la peine de monter...

DURPHÉGOR.

Seigneur, je fais trop ce que je dois à votre Hauteesse.

ARLEQUIN.

Un Pontife à pied! vous n'y songez pas. Allons, ne faites pas l'enfant: montez, vous dis-je.

DURPHÉGOR.

En vérité, je suis confus...

ARLEQUIN.

Point de compliments, je vous en prie.

DURPHÉGOR.

Vous l'ordonnez, j'obéis. *(à part.)* Profitons de sa bonhomie, le peuple n'en aura que plus de vénération pour moi.

*(Il monte dans le char.)*



COMEDIE.

85

ARLEQUIN coupe avec sa batte les cordons du  
Ballon qui s'échappe.

Par la vertu de ma petite baguette de Jacob, partez,  
muscade. Bon voyage, Seigneur Durphégor. Allez m'atten-  
dre dans l'île où vous me prépariez un logement.

L'ÉTHÉRÉE.

Bravo ! mon cher Arlequin.

A Z É M A.

Ah ! Seigneur, ma reconnoissance....

ARLEQUIN.

Nous voilà débarrassés d'un personnage fort incommode  
pour tout le monde. Peuples, vous allez être heureux, sous  
l'empire d'une Princesse qui, devenue libre, ne s'occupera  
que de votre félicité. Allons rendre la liberté au Prince  
Azor, à qui je remettrai de bon cœur la couronne. Je  
me contenterai de quelque bonne place, si on m'en juge  
capable, comme de directeur général.... de la cuisine & de  
la cave. Allons, réjouissons-nous, & que l'époque du bon-  
heur de cette île soit consacrée par le plaisir.

F I N.



# COMEDIE

ALFRED COMTE a été le héros de la comédie de

Balthus qui s'appelle

Par la venue de nos grands seigneurs de Jacob, par les

faits de son voyage, et par les événements qui se sont

passés pendant son séjour.

ALFRED

ALFRED

ALFRED

ALFRED

ALFRED

Monsieur de la Roche, dans son discours d'ouverture

pour tout le monde, l'a dit, vous êtes les héros, vous

êtes les héros de la comédie, vous êtes les héros de la

comédie, vous êtes les héros de la comédie, vous êtes les

héros de la comédie, vous êtes les héros de la comédie, vous

êtes les héros de la comédie, vous êtes les héros de la

comédie, vous êtes les héros de la comédie, vous êtes les

héros de la comédie, vous êtes les héros de la comédie, vous

ALFRED



